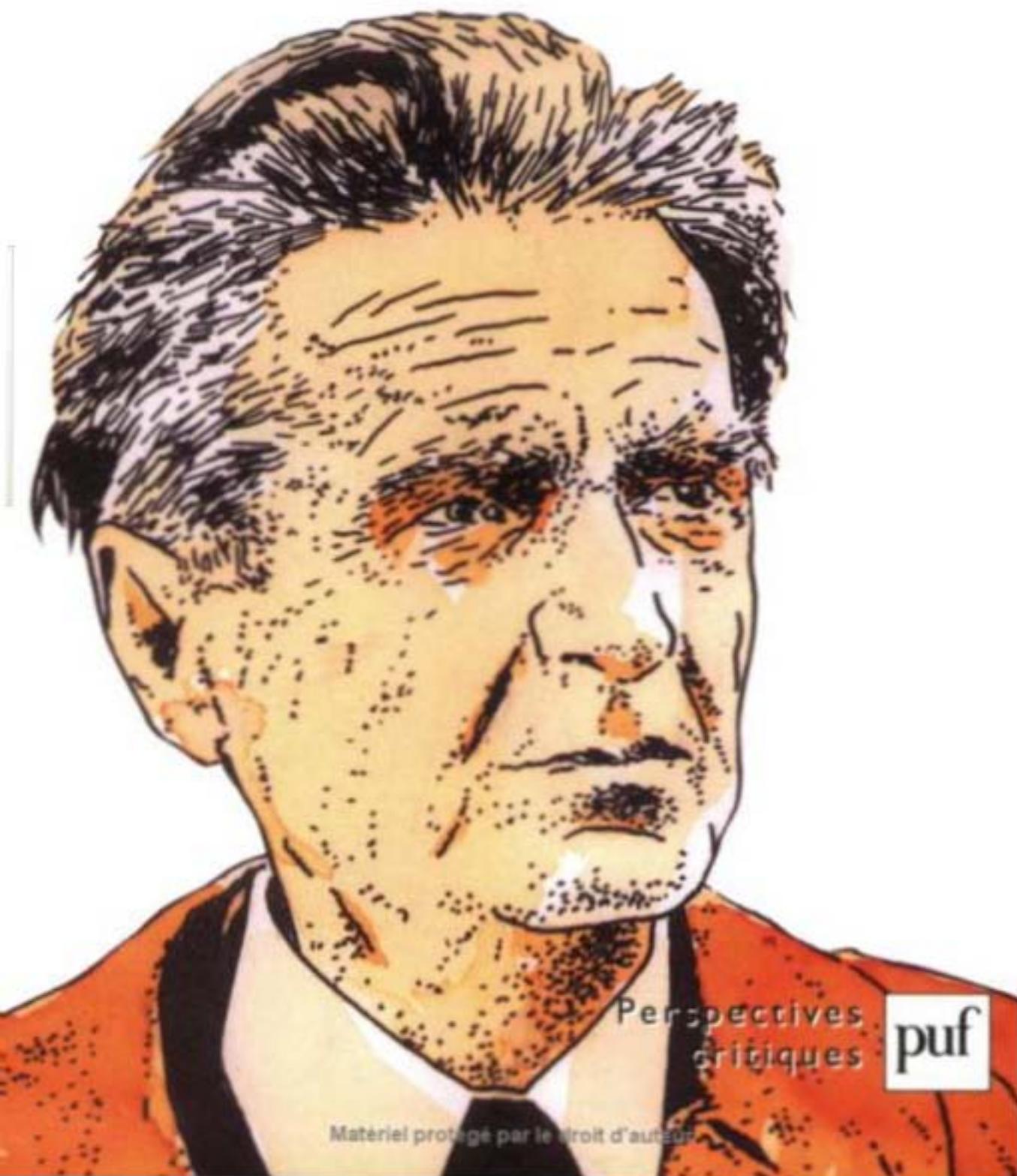


ROLAND JACCARD

# Cioran et compagnie



Perspectives  
critiques

puf

Matériel protégé par le droit d'auteur

Le 13 juillet 1978

JE PENSAIS à **Pamela Moore**, l'auteur de *Chocolate for Breakfast*. J'étais bien le seul à penser encore à elle. La critique française l'avait surnommée « la Françoise Sagan américaine ». Elle avait connu une gloire éphémère et puis s'était suicidée avec un fusil de chasse, comme Hemingway sur lequel elle écrivait d'ailleurs un livre. Françoise Sagan, elle, avait décidé de durer. C'est rarement le meilleur choix.

Je pensais aussi à Otto Weininger, ce jeune philosophe juif qui s'était tiré une balle dans le cœur à Vienne dans la maison de Beethoven. Il avait vingt-trois ans. Six mois auparavant, il avait jeté à la face du monde un ouvrage, *Sexe et Caractère*, dont la misanthropie somnambulique sèmera le trouble dans les cercles littéraires. De Karl Kraus à Wittgenstein ou Canetti, son génie sera célébré. Hitler lui-même dira que c'est le seul juif auquel il aurait accordé le droit de vivre. Il est vrai que *Sexe et Caractère* déniait aux

femmes et aux juifs cette parcelle d'humanité à laquelle chacun a la faiblesse de tenir. Certes, Weininger délirait, mais la philosophie n'a jamais été autre chose qu'un délire méticuleux enrobé de sucre-ries éthiques. Au moins, Weininger nous les avait épargnées. Si son livre devait tuer quelqu'un, c'était d'abord lui. Il en avait tiré les conséquences.

Je pensais que la jeune romancière lui aurait plu. Tous deux avaient plongé dans le néant plutôt que de barboter dans la médiocrité.

Je pensais donc à **Pamela Moore** et à Otto Weininger, lorsque je me décidai enfin à téléphoner à Cioran. J'aurais tout aussi bien pu appeler Schopenhauer ou Nietzsche, mais cela faisait un bail qu'ils étaient aux abonnés absents. Et Thomas Bernhard ne m'avait pas encore donné son numéro. Nous étions en 1978, le 13 juillet précisément. Parler à Cioran, c'était succomber au charme de sa voix ; tantôt traînante, tantôt saccadée, plus balkanique tu meurs. Chaque phrase était ponctuée par un éclat de rire. Ce que Cioran savait le mieux faire, c'était rire. De tout bien sûr et d'abord de lui-même. Un philosophe qui n'est pas un humoriste est un nul. Et Cioran n'était pas précisément le dernier venu.

S'il me fallait lui parler de Weininger, c'est que je

préparais un ouvrage collectif, *Les Écrivains face à leur mort*. Tournier y parlerait de Gide, Topor d'Alphonse Allais, Tahar Ben Jelloun d'Antonin Artaud, Roger Grenier de Tchekhov (pourquoi au moment de mourir Tchekhov a-t-il dit « je meurs » en allemand plutôt qu'en russe ? Grenier me disait s'être souvent posé la question), Matzneff de Montherlant et moi de Freud. J'attendais de Cioran qu'il évoque le suicide de Weininger.

D'emblée, il me dit que Weininger l'avait tant marqué dans sa jeunesse qu'il n'osait plus aborder une jeune fille. « Par faiblesse pour mes amis français, me confie-t-il, j'ai mis, dans mon *Précis de décomposition*, à côté des noms de Weininger et de Kleist celui de Nerval. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'un cheveu sur la soupe. » Nous parlons de l'influence de Weininger sur Huxley et Wittgenstein. Il est estomaqué lorsque je lui apprends que le frère de Weininger vit encore à New York et qu'il a publié ses Mémoires.

La conversation dérive rapidement. Il me raconte que tout à l'heure une femme lui a demandé un service. Il a refusé, prétextant que, ne pouvant déjà rien faire pour lui-même, il voyait mal ce qu'il pourrait faire pour autrui. Sur ce, elle éclate en sanglots. « Une vieille folle », commente-t-il. Nous parlons éga-

lement d'un psychiatre roumain, Ian Vianu, dont le père était professeur d'esthétique à l'université de Bucarest et qu'il admirait. Son fils est honnête, sérieux, scrupuleux, sévère – « le contraire d'un Roumain », ajoute, moqueur, Cioran, qui se réjouit d'avoir tous les défauts des Roumains plus ceux des Viennois. La conversation s'achève sur la mort de Zweig au Brésil en 1942. Il ne recevait plus de lettres. Il était persuadé que Hitler avait gagné la guerre. Il s'est suicidé avec Lotte, sa jeune compagne dépressive. Son ami Jules Romain a écrit un très beau texte sur cette mort. Werfel aussi. Cioran me conseille de les publier dans mon livre. Il me parlera souvent de Zweig et de Weininger. Nous avons hâte de prolonger cette conversation, comme si nous étions tous deux victimes du même virus : le nihilisme viennois. Nous savons que nous sommes incurables et nous nous en réjouissons. Nous avons notre table réservée au café Central : Peter Altenberg et Karl Kraus nous y attendent. Chocolate for Breakfast. Mais où est donc passée **Pamela Moore** ?